



LE COUP DE CŒUR DE VENISE
PRIX DU PUBLIC & LABEL EUROPA CINEMAS

**À PEINE J'OUVRE
LES YEUX** un film de
LEYLA BOUZID

على حلة عيني

Blue Monday Productions, Propaganda Production, Hélicotronc
présentent



PRIX DU PUBLIC
LABEL EUROPA CINEMAS



SÉLECTION OFFICIELLE 2015

FIFF DE NAMUR
BAYARD D'OR
DU MEILLEUR PREMIER FILM

À PEINE J'OUVRE LES YEUX

un film de
LEYLA BOUZID

102 min. - DCP - 1.85 - 5.1 - France / Tunisie / Belgique / Emirats Arabes Unis - 2015 - visa n° 136.814

Distribution

Shellac Friche La Belle de mai
41 rue Jobin 13003 Marseille
T. 04 95 04 95 92
contact@shellac-altern.org

Progamation

Shellac
Lucie Commiot T. 01 78 09 96 65
Anastasia Rachman T. 01 78 09 96 64
programmation@shellac-altern.org

Presse

Laurence Granec / Karine Menard
92 rue de Richelieu 75002 Paris
T. 01 47 20 36 66
laurence.karine@granecmenard.com

SORTIE NATIONALE 23 DÉCEMBRE 2015

dossier de presse et photos téléchargeables sur www.shellac-altern.org



SYNOPSIS

Tunis, été 2010, quelques mois avant la Révolution, Farah, 18 ans, passe son bac et sa famille l'imagine déjà médecin... mais elle ne voit pas les choses de la même manière. Elle chante au sein d'un groupe de rock engagé. Elle vibre, s'enivre, découvre l'amour et sa ville de nuit contre la volonté d'Hayet, sa mère, qui connaît la Tunisie et ses interdits.



ENTRETIEN avec Leyla Bouzid

Le film se déroule sous l'ère Ben Ali, mais l'écriture et le tournage se sont faits bien après son départ. Comment votre travail évoluait-il au gré des moments historiques et cruciaux traversés par la Tunisie ?

Quand la révolution a eu lieu, il y a eu une grande volonté de la filmer et de la représenter. De nombreux documentaires ont été réalisés à ce moment là, tous remplis d'espoir, tournés vers l'avenir. J'ai eu, moi aussi, cette envie forte de filmer. Mais filmer ce qu'on avait vécu et subi : le quotidien étouffant, les pleins pouvoirs de la police, la surveillance, la peur et la paranoïa des Tunisiens depuis 23 ans. La révolution (ou révoltes, les points de vue divergent) surprenait le monde entier mais elle ne venait pas de nulle part. On ne pouvait pas, d'un coup, balayer des décennies de dictature et se tourner vers l'avenir sans revenir sur le passé. C'était une évidence pour moi qu'il fallait aborder le passé rapidement, tant que le vent de liberté soufflait encore.

Comme la plupart des Tunisiens, mon euphorie était forte au début, puis les phases d'enchantements et de désenchantements n'ont fait que se succéder. Pour le film, je ne souhaitais pas que les différentes émotions liées à l'actualité m'influencent. Mon curseur était d'être uniquement guidée par la cohérence du parcours émotionnel des personnages au moment de l'histoire racontée. Il s'agissait d'être le plus juste possible dans la fiction et son ancrage contextuel et historique.

Est-ce que vous avez eu conscience de ce nouveau resserrement des libertés pendant le tournage ? Aviez-vous peur en voyant comme « ressurgir » l'époque Ben Ali sous l'œil de votre caméra ?

J'avais surtout conscience qu'il fallait faire le film rapidement, tant qu'il était encore temps, et qu'il était important de filmer la peur que les Tunisiens ressentaient sous l'ère Ben Ali. Mémoriser les aspects de ces années dont on ne voulait plus, en conjuration du risque de les voir revenir rapidement. Pendant le tournage, je remarquais que beaucoup avaient déjà oublié ce que c'était de vivre sous Ben Ali. Quand je disais aux figurants : « là, il y a un silence lourd », parce que sous Ben Ali on ne pouvait pas entendre de telles choses sans avoir peur, certains avaient du mal à le reconstituer. Les gens ont perdu leurs réflexes de l'époque et la mémoire de la peur et de la paranoïa. Cet oubli, vu sous un certain angle, n'est pas forcément une mauvaise chose. Comme si c'était vraiment derrière nous. En revanche, il faut se battre contre l'amnésie et l'oubli. C'est un des rôles du cinéma.



Vous parlez des craintes face au système policier mais il existe par ailleurs une menace terroriste qui pèse sur la Tunisie. Pourtant, la religion est totalement absente du film.

On est avec des jeunes qui bouillonnent, qui s'activent, qui veulent faire leur musique, des concerts, vivre leur art. Le fait religieux n'est pas au centre de leur vie. C'est cette jeunesse énergique et créative que j'avais envie de filmer. Une jeunesse qui se bat au quotidien par son existence même et dont on parle rarement. Les seuls qui ont un droit de parole dans les médias sont ceux qui se replient dans l'extrémisme et la violence. Il me semble important de dire qu'il y a aussi une autre jeunesse portée par la vie, lui donner une voix à travers Farah, montrer qu'elle est muselée par une terreur qui émane du système. Il y a d'autres formes de terreur que le terrorisme.



Farah cherche à exister en tant qu'individu, à poser sa voix. Nous connaissons « Le peuple tunisien », le « Nous », la Nation... Mais quelle place au « je » ? A quel prix existe-t-on en tant qu'individu libre en Tunisie ? Avez-vous dû payer ce prix ? Qu'y a-t-il de vous en Farah ?

Le film pose la question : comment, en Tunisie, se défaire de la famille, de la société et du système ? L'énergie que cela nécessite, les résistances que cela provoque et la violence que cela peut engendrer. On suit le parcours de Farah qui a

une soif de vivre, elle existe pleinement, envers et contre tous et pour cela, elle est punie, écrasée.

Je crois qu'en Tunisie on paye tous un prix, qu'on soit artiste ou pas. Et ce, à un moment ou un autre de son parcours, au niveau intime, familial, social, scolaire. Dans la société tunisienne, soit on fait des concessions, soit on se heurte à quantité d'obstacles. L'histoire du film n'est pas autobiographique même s'il y a quelques situations que j'ai vécues : celle de découvrir qu'un ami proche, qui fréquentait le même club de cinéma que moi, était un indic de la police. Une personne qui était présente pour nous surveiller, nous infiltrer. Cela a été un choc très fort, j'ai réalisé à ce moment là à quel point nous étions encerclés et qu'on ne pouvait se fier à rien ni personne.

En ce qui concerne Farah, elle est très différente de moi. Farah est plus impulsive et spontanée que je ne le suis, je n'aurais jamais été capable d'aller aussi loin qu'elle. Elle a cette chance d'être animée par une sorte d'innocence et de courage, elle n'a pas intégré les limites qui bloquent toute initiative, elle est tel un électron libre.

Vous avez choisi la chanteuse Ghalia Benali pour le rôle de la mère, et offert un premier rôle à Baya Medhaffar, l'héroïne. Comment ce choix a-t-il été vécu par les deux actrices ?

Ghalia était très surprise que je la contacte pour le rôle de la mère d'une chanteuse. Au début, elle était presque vexée. Finalement, quand elle a lu le scénario, elle était emballée. Il y avait en Hayet des choses de sa propre mère et ça l'enthousiasmait de l'incarner. La présence de Ghalia a beaucoup apporté au film : elle a été un soutien important pour Baya. Elles avaient une belle complicité, un rythme propre à elles deux. La dernière scène du film est d'ailleurs inspirée par la première rencontre des deux actrices. Ghalia a chanté

pour encourager Baya à chanter devant elle. Baya s'est mise à chanter petit à petit avec elle. Elle était tellement émue, qu'elle avait des larmes qui coulaient sur ses joues tout en souriant. C'était très intense et d'un coup, ça devenait évident que c'était la fin du film.

Pour le rôle de Farah, il fallait une jeune fille de 18 ans, très libre, prête et capable d'incarner ce rôle qui nécessitait de chanter et de jouer. C'est un rôle difficile pour quelqu'un de novice. J'ai fait un casting très long ; pendant plus d'un an, j'ai rencontré énormément de filles, certaines à de nombreuses reprises. Baya s'est présentée assez tôt mais je n'étais pas sûre, j'ai énormément douté. Le choix était difficile et on peut dire que Baya s'est vraiment battue pour arracher le rôle. Elle le voulait absolument, elle adorait le personnage et n'avait aucun souci de censure ou d'interdit. Elle est d'ailleurs, plus libre encore que Farah, plus explosive. C'est une fille qui a une liberté exceptionnelle. C'était très précieux pour incarner le rôle et c'est ce qui m'a convaincue.

Vous filmez les bas-fonds de Tunis, sa vie nocturne notamment, les bars, les trains, des lieux très masculins, vous y entrez avec les yeux d'une femme. . . Puis vous allez jusqu'à l'arrière-pays, notamment le bassin minier, où des décors de poussière viennent rompre le cadre urbain mouvementé.

Il y a une frontière qui cloisonne ces lieux et je ressens la nécessité de la briser et la possibilité de le faire.

Concrètement, pendant le tournage, c'est la scène où Hayet rentre dans le bar qui a été la plus délicate. La figuration était constituée de vrais clients d'un bar mal famé. A chaque fois qu'on refaisait la prise, la comédienne devait de nouveau entrer dans le bar et à chaque fois, c'était une épreuve. Les hommes, pourtant figurants, la détaillaient d'une manière insistante, quasi-obscène, sans qu'on le leur demande. D'ailleurs, toutes les femmes présentes dans l'équipe ressentaient la pression exercée par ce regard.

J'ai tenu à filmer les espaces tunisiens, avec l'atmosphère réelle qui y règne, les véritables personnes qui y travaillent ou y circulent, fidèle à la réalité. Le train de banlieue, les bars, la gare routière, sont filmés de manière documentaire.

Il s'agissait d'injecter la fiction du film dans ces lieux tellement vivants, grouillants de la ville. . . Jusqu'aux mines poussiéreuses de phosphate, haut lieu de la résistance sous Ben Ali. . . Les ouvriers y jouent leur propre rôle.

Dans le film, cette scène crée une rupture, permet de prendre du recul par rapport à l'histoire, une sorte de zoom arrière qui tend à dessiner une cartographie du pays. Se rappeler que les paroles des chansons viennent de loin, que l'impression d'étouffement est profonde, enfuie sous plusieurs strates sociales. C'est un hommage à ces ouvriers (aujourd'hui toujours en conflit avec le pouvoir), évoquer que c'est d'abord leur résistance qui a préparé le pays à se soulever. Celle-ci avait commencé dès 2008, bien avant l'acte devenu célèbre de Bouazizi.

La musique, dans le film, est le vecteur d'une forme de résistance. L'Irakien, Khyam Allami en est l'auteur.

La musique, la danse, sont des exutoires qui ont toujours existé dans la culture populaire tunisienne. Le « Mézoued » musique traditionnelle, les danses, les fêtes dans les mariages, sont un véritable spectacle d'intensité et dévouement pour les gens. Aujourd'hui, il y a l'émergence d'une scène de rap tunisien, issue des quartiers pauvres. C'est un véritable refuge pour certains et une résistance forte qui parvient à toucher un grand nombre. L'Etat a manifestement très peur de ces rappeurs contestataires, puisqu'il les combat et les arrête pour ce qu'ils clament dans leurs chansons.

La musique était le grand défi de ce film. Non seulement trouver une actrice qui chante mais former un groupe, composer la musique, écrire les chansons. J'ai pensé parfois que ce serait impossible. J'ai rencontré énormément de musiciens, mais on ne parvenait pas à s'entendre.

Et puis un jour, par hasard, j'ai été à un concert à Paris et j'y ai découvert un groupe dont la musique m'a transportée :

« Alif Ensemble ». Khyam était l'un des cinq musiciens, issus de différents pays arabes (Liban, Egypte, Palestine, Irak). Et puis son énergie, sa formation, ressemblait à ce que je voulais. (Leur premier album est sorti le 4 septembre 2015.)



Puis, j'ai découvert que le luthier du groupe était Irakien et avait vécu les trois dernières années en Tunisie, il parlait le tunisien, connaissait les lieux où je voulais tourner, les dessous de la vie des jeunes, Baya...

Après cela, tout est allé très vite et très simplement. On était sur la même longueur d'onde, je faisais mon casting en le consultant, on a formé le groupe ensemble... Il a composé les chansons pour la voix de Baya, il les a fait répéter pendant des semaines entières avant que le tournage commence. Ça les a soudés. La musique nous a tous emballés.

Le tournage des scènes musicales, avec la performance live du groupe, était de véritables moments d'exaltation pour toute l'équipe. Pour les paroles, j'ai travaillé avec un ami de longue date, Ghassen Amami, qui travaille aussi dans le domaine du cinéma. Chaque chanson devait procurer une sensation particulière en fonction du moment où elle apparaissait dans le film; elles avaient chacune une fonction dramaturgique. Certaines chansons ont été écrites d'un jet, d'autres ont nécessité plusieurs allers-retours. Les textes sont très ancrés dans la Tunisie d'aujourd'hui.

Votre film a été projeté au festival international du film de Venise, peu de films arabes ont eu ce destin. Puis il est extrêmement rare en Tunisie de réaliser son premier long métrage à 30 ans. . .

C'est vrai que je trouve dommage que le cinéma arabe ne bénéficie pas d'une visibilité plus large. Pourtant, il est important qu'il émane de nos pays, autre chose que l'extrémisme religieux : faire découvrir ceux qui résistent, qui rêvent, qui créent ; montrer qu'il y a d'autres voix, d'autres références possibles. . . J'espère que ce passage à Venise aura permis au film une plus grande visibilité. Je suis en même temps impatiente de montrer le film dans mon pays. Je suis curieuse de voir ce qu'il va susciter, quelques controverses probablement. . . mais j'espère surtout qu'il va toucher un public de jeunes qui ne se retrouvent pas toujours dans le cinéma tunisien.

J'ai eu trente ans au lendemain du tournage, je pense que le film parle de ma génération. . . C'est vrai que c'est assez rare en Tunisie de réaliser un long métrage aussi jeune. Mais il y a beaucoup d'autres films de jeunes réalisateurs en préparation ou en post-production actuellement, je crois qu'on est à une étape de renouvellement de notre cinéma.

Propos recueillis par Maha Ben Abdeladhim, journaliste et écrivain. Paris, juillet 2015

PAROLES

À PEINE J'OUVRE LES YEUX,

je vois les gens privés
de travail, de bouffe,
et d'une vie hors de leur quartier.
Méprisés, dépités,
dans la merde jusqu'au cou,
ils respirent par leurs semelles.
A peine j'ouvre les yeux,
je vois des gens qui s'exilent,
traversant l'immensité de la mer,
en pèlerinage vers la mort.
De la galère du pays,
les têtes perdent l'esprit,
cherchant une galère nouvelle,
que celles déjà vues.
A peine j'ouvre les yeux,
je vois des gens éteints,
coincés dans la sueur,
leurs larmes sont salées,
leur sang est volé
et leurs rêves délavés.
Sur leur dos,
on construit des châteaux.

Extrait
Textes de Ghassen Amami
Traduction de Leyla Bouzid.



Ghalia Benali est une chanteuse et artiste tunisienne, imprégnée de la poésie d'Oum Kalthoum et des mélodies égyptiennes, dont la voix est empreinte d'une forte sensualité. Connue et estimée dans tout le monde méditerranéen, elle multiplie les rencontres avec des musiciens d'origines et d'horizons musicaux différents. Pour *À PEINE J'OUVRE LES YEUX* elle fait un retour devant la caméra après 13 années passées sur scène, pour jouer la mère de la jeune chanteuse Farah.

GHALIA BENALI
SERA EN CONCERT ÉVÉNEMENT
AU PHILHARMONIQUE DE PARIS
LE DIMANCHE 13 DÉCEMBRE 2015.

<http://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/concert/15549-ghalia-benali>



KHYAM ALLAMI a composé la musique originale du film.
Il compose aussi pour son groupe Alif Ensemble.
alifmusic.bandcamp.com/album/aynama-rtama

Un lien pour réécouter les quatre chansons du film
(en version studio) :
www.smarturl.it/NAWA004pr

La bande originale du film sera disponible
chez Nawa Recordings :
www.nawarecordings.com

BONJOUR L'HIRONDELLE,

à la chevelure qui détonne,
et l'avis qui résonne,
au rire scandale,
au culot radical.
Comment vas-tu ?
Toi, si tendre et indifférente,
qui esquives l'accusation.
Pourtant si je tire le fil,
je trouve ton cheveu
qui enchaîne avec moi
les dix millions d'habitants.
Leur crime ?
T'aimer malgré eux.
Pourtant, je ne suis
ni voleur ni criminel,
ni même fumeur de joint...
Mais je suis accro.
J'en veux, j'avoue
et je prendrai cher.
Tant pis, borné je suis,
le vent ne me détournera pas.
Debout devant moi, de ta robe verte,
tu cours dans mon sang, veine rouge,
je t'embrasse
sans honte ni vergogne,
contre ce cheveu qui m'entraîne,
et ce sanglot qui m'étouffe.
Car je suis mécréant d'eux,
j'ai foi en toi.
Et t'embrasser, c'est prier tes yeux.

Je crois en l'amour,
pas celui des livres et des cieux,
celui de la rue, rouge vif,
dans la nuit obscure.
Il jaillit, te fait faillir et ruisseler,
les évacue jusqu'au dernier :
les poubelles et ses chats,
les commissariats et ses chiens,
les emballe dans un paquet,
à vendre, à deux sous, au marché,
et le patron chantera :
« Oh ma Leila, le peuple se plaint. »
Et il se fait la malle
par la muraille du palais.
On célébrera
de Carthage jusqu'à la médina.
Sur tes genoux,
je m'étends, le oud je prends.
On sera,
toi, Leila et moi son fou.
Et on plonge dans la dignité
jusqu'au cou.
La dignité, d'où ?
Tu es le problème et la solution,
la liberté et la condamnation,
la nécessité poétique d'une chanson.
Eh bien le bonjour l'hirondelle !
Dis-moi comment fuir de toi à toi ?
Moi qui t'aime
mais ne t'attends pas non plus.

Textes de Majd Mastoura
Traduction de Leyla Bouzid



LABEL EUROPA CINEMAS

La douzième édition du Label Europa Cinemas a désigné
A peine j'ouvre les yeux de Leyla Bouzid comme **MEILLEUR FILM EUROPÉEN**
des *Venice days*, lors de la *72^e Mostra de Venise*

LE FILM BÉNÉFICIERA DU SUPPORT PROMOTIONNEL D'EUROPA CINÉMAS
ET D'UNE VISIBILITÉ ACCRUE GRÂCE À UNE INCITATION FINANCIÈRE
POUR LES SALLES QUI LE PROGRAMMERONT.

LE JURY A ATTRIBUÉ LE PRIX AVEC LA MENTION SUIVANTE :

« Leyla Bouzid a créé une première œuvre à la fois originale et profonde, située dans son pays natal, la Tunisie. Un portrait rassurant d'une société arabe pour un film qui se concentre sur la relation entre une fille - jeune chanteuse rebelle d'un groupe rock politiquement engagé - et sa mère, pendant la période qui précède la révolution de Jasmin.

Le développement des personnages est fort, il évite la facilité des stéréotypes, tandis que l'approche visuelle de la réalisatrice est singulière et personnelle. Dans un moment où en Europe nous sommes si conscients de la crise des réfugiés, ce film apporte un sentiment d'optimisme, d'une amélioration potentielle, et d'un possible dénouement dans cette partie du monde. »

LE JURY

BIO-FILMOGRAPHIE

LEYLA BOUZID grandit à Tunis où elle est née en 1984.

En 2003, elle part à Paris étudier la littérature française à la Sorbonne puis intègre la Fémis section réalisation.



Elle réalise *SOUBRESAULTS* (Mkhobbi Fi Kobba), son film de fin d'études, en Tunisie quelques mois avant la révolution.

Elle choisit ensuite de tourner *ZAKARIA* dans le sud de la France avec des comédiens non professionnels.

À PEINE J'OUVRE LES YEUX est son premier long métrage.

2015

À PEINE J'OUVRE LES YEUX

72^e Mostra de Venise - VENICE DAYS - Prix du public, Label EUROPA CINEMAS.

Festival du film Francophone de Namur - Prix de la meilleure première œuvre de fiction.

Festival du film de Bastia - Prix du public.

Festival du film de Saint-Jean de Luz - Prix du meilleur film, Prix du public, Prix de la meilleure interprétation féminine.

Festival international du film indépendant de Bordeaux - Prix du jury Erasmus +.

Festival international de cinéma - War on screen - Chalons en Champagne - Mention spéciale du Jury.

2013

ZAKARIA

Fespaco 2015, Ougadougou, Burkina Faso - Etalon de Bronze, Prix Thomas Sankara du meilleur court métrage, Prix Ibn Battouta.

Festival Premiers Plans d'Angers - Mention spéciale du Jury.

Festival international d'Abu Dhabi - Prix du meilleur producteur.

Festival du cinéma de Milan - Prix Ismu, Prix des lycéens.

Festival international du film de Tanger - Prix du jury meilleur court métrage.

Prix à la qualité CNC 2014.

2011

SOUBRESAULTS

Festival Premiers Plans d'Angers - Grand Prix Compétitions films d'école.

Festival International du Cinéma Méditerranéen de Tétouan, Maroc - Grand Prix du jury.

Festival du Cinéma de Milan, Italie - Prix Ismu.

Festival du film Africain de Vérone - Prix du Jury.

Bird's Eye View: Celebrating Women Filmmakers, UK, Prix du jury meilleur court métrage.



FICHE TECHNIQUE

LISTE ARTISTIQUE

Farah Baya Medhaffar

Hayet Ghalia Benali

Borhène Montassar Ayari

Ali Aymen Omrani

Mahmoud Lassaad Jamoussi

Inès Deena Abdelwahed

Ska Youssef Soltana

Sami Marwen Soltana

Ahlem Najoua Mathlouthi

Moncef Youness Ferhi

Jghal le Poète du bar Fathi Akkeri

Hamida Saloua Mohammed.

Réalisation Leyla Bouzid

Production Sandra da Fonseca et Imed Marzouk

Scénario Leyla Bouzid et Marie-Sophie Chambon

Musique originale Khyam Allami

Paroles Ghassen Amami

Image Sébastien Goepfert

Montage Lilian Corbeille

Son Ludovic Van Pachterbeke

Mixage Rémi Gérard

Coproduction Anthony Rey

Producteurs associés Nathalie Mesuret et Bertrand Gore

Direction de production Badi Chouka et Pascal Metge

Direction de post-production Kharia Berroukech

Chef Décorateur Raouf Héltoui

Costumes Nadia Anane

Maquillage/Coiffure Hajer Bouhaouela

Assistanat réalisation Jamil Najjar

Scripte Radhia Bouchiba

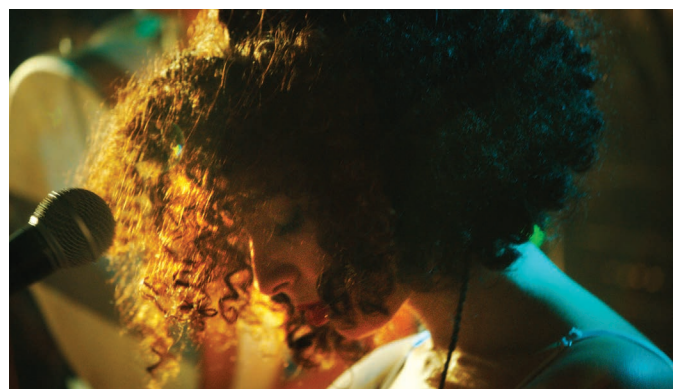
Régie générale Issam Salah

Productions Blue Monday Productions et Propaganda Production

Coproduction Hélicotrnc

Avec l'aide du Ministère de la Culture, Tunisie - Aide aux Cinémas du Monde, Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée, Ministère des Affaires Etrangères et Institut Français - Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de Voo - Visions Sud Est - SANAD the Development and Post-Production Fund of Twofour54 Abu Dhabi, U.A.E - the Arab Fund for Arts And Culture - Dubai International Film Festival - Ciclic-Région Centre - Moulin d'Andé-CECI

Une distribution Shellac



 shellac

 à peine j'ouvre les yeux

www.shellac-altern.org

